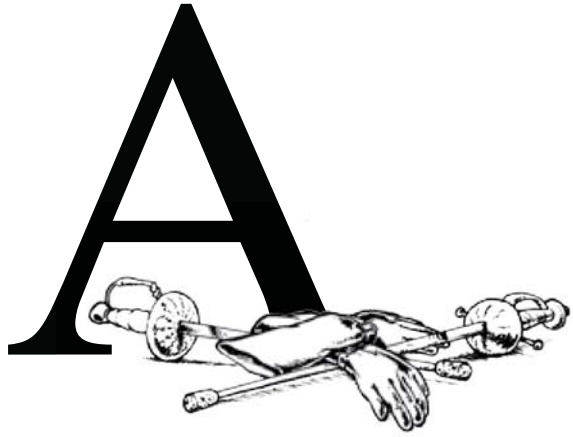


# Acte I

*Comment j'ai rencontré cette [REDACTED] d'Olympe*



*Où mon père m'annonce que je vais faire  
mon entrée dans le grand monde*

Comment j'ai rencontré cette [REDACTED] d'Olympe? Je sais, je sais, ça commence mal. Dès le début, au sixième mot. Que faire? La vulgarité, c'est une histoire de famille. Non seulement, on est comme ça, à dire des jurons à tout bout de champ, mais c'est même notre marque de fabrique, notre gagne-pain, notre image de marque. Si c'était mon père qui racontait cette histoire, il en aurait mis un dès le premier mot. C'est certain. D'ailleurs, ce matin-là, quand il a fait irruption dans la salle d'armes, il ne s'en est pas privé. Je l'entends encore avec sa grosse voix: « [REDACTED] de [REDACTED] de [REDACTED], ça c'est une [REDACTED] de bonne journée qui s'annonce! » Quatre jurons dans la même phrase, pas mal, hein? Un vrai champion.

Maintenant que je suis vieux et que ma situation n'est plus la même, j'ai changé ma manière de causer. Je suis beaucoup

moins grossier que dans mes jeunes années. Bien obligé. Autour de moi, on ne supporterait pas que je me laisse aller à parler comme le faisait mon père. D'ailleurs, pour peu qu'un de mes rejetons tombe aujourd'hui sur ce manuscrit, il serait capable de barrer, de raturer, de biffer sans remords tous les mots qu'il n'estimerait pas dignes de moi. Comme si je n'étais pas assez grand pour savoir comment je dois écrire!

Si je prends la plume, confortablement installé sous mon édredon, ce n'est pas pour raconter mes vieux jours. Sans intérêt tout ça, j'en ai peur. Non, mes aventures quand j'avais seize ans sont bien plus amusantes. Comment un jeune homme a manqué de finir dévoré par des chiens, a échappé aux galères royales, a survécu à deux cérémonies de mariage, trois rencontres avec des dragons, une meute de révoltés sanguinaires, un complot machiavélique et quelques duels à l'épée? Voilà qui est autrement plus palpitant.

Si je disais que je me cache pour écrire, on ne me croirait pas, et pourtant! Le bon Gaspard ouvre l'œil. Il s'inquiète pour moi, le brave homme. Surtout, il craint que mes enfants ne lui reprochent de me laisser me fatiguer. Ce domestique fidèle, comme ma (trop) nombreuse descendance, ne comprendrait pas que je veille la nuit pour couvrir du papier avec des histoires d'un autre siècle, celui où je suis né.

J'ai caché mon matériel – papier, crayons et écritoire – sous mon lit. J'ai fait le mort jusqu'à ce que ce que Gaspard vienne vérifier que je dormais bien. Une fois que j'ai entendu ses pas s'éloigner dans le couloir, j'ai aussitôt rallumé la chandelle pour me mettre à l'ouvrage.

C'est marrant, je me sens comme un petit garçon qui se cache sous sa couverture pour finir un bon bouquin.

- *A* -

Je n'ai même pas songé à me présenter! Rattrapons cet oubli: Robinson Tartempion des Jurons, pour vous servir. À l'époque, c'est comme ça qu'on m'appelait. Eh oui, les jurons sont vraiment une histoire de famille. Au point que nous portons ce nom depuis des générations. Une vraie dynastie qui a fait du juron, de l'impolitesse, de la grossièreté sa fierté. On nous apprend des gros mots dès le plus jeune âge. Je me souviens, alors que les autres enfants en étaient encore au « pipi-caca », je n'avais pas deux ans que déjà je babillais des ■■■■ et des ■■■■ à ma nourrice quand elle me chantait des berceuses... Pour l'immense bonheur de mon père qui voyait en moi le digne héritier de la lignée des chevaliers des Jurons.

Il n'y avait donc rien d'inhabituel à ce qu'il déboule sans crier gare, comme il le fit ce matin-là dans la salle d'armes, en braillant: « ■■■■ de ■■■■ de ■■■■, ça c'est une ■■■■ de bonne journée qui s'annonce! » Il était grossier comme ça tout le temps, dès qu'il ouvrait la bouche. Comme il tient une place importante dans cette histoire (et qu'il y parle sans arrêt), je me suis décidé à adoucir un peu son langage. Mais il faut garder à l'esprit qu'à chaque phrase de lui que je rapporte par la suite, il faudrait ajouter deux, trois, voire quatre jurons pour s'approcher un tant soit peu de la manière dont il parlait vraiment.

Son gros ventre avait donc franchi la porte en premier. Bientôt suivi du reste de sa personne, et donc de son énorme

bouche qui avait beuglé: « Saperlipopette de flûte de zut, ça c'est une chouette de bonne journée qui s'annonce! » Des gouttes de sueur perlaient à son front, comme toujours quand il venait de marcher un peu rapidement. Avec José, mon maître d'armes, nous nous entraînions comme chaque matin. Nous avions nos tenues d'escrime, pantalon et plastron épais, et nos épées mouchetées (un simple bouchon de liège piqué sur la pointe pour éviter les accidents). Mon professeur esquiva d'un pas de côté mon attaque et je me retrouvai à basculer en avant, pataugeant comme un canard au sortir de l'eau avant de retrouver mon équilibre. En me redressant, je sentis la lame qui pointait entre mes omoplates.

— ■■■■■, Papa! Fais gaffe quand tu débarques ici comme un ■■■■■!

Oui, j'étais le digne fils de mon père et je ne lésinais pas non plus sur la vulgarité. La pointe métallique exerça une pression plus forte dans mon dos. Même si elle était mouchetée, je crus sentir l'acier me déchirer la peau et me mordis la lèvre pour ne pas pousser un gémissement de douleur.

— Et d'une, je t'ai dit cent fois de ne pas porter tout ton poids sur le pied d'attaque. Et de deux, tu devrais être plus poli quand tu t'adresses à ton père!

José venait de parler d'une voix froide et posée. Avec cet accent inimitable qu'il possède toujours bien qu'il ait vécu bien plus d'années dans notre Royaume du Français que dans le Royaume de l'Espagnol où il est né. À l'époque, nous n'étions pas encore amis. J'étais simplement son élève et lui mon intraitable professeur d'escrime.

— C'est rien, c'est rien, intervint mon père qui s'approchait de nous en s'épongeant le front. Chez nous, on est fier de se faire appeler ■■■■■ par son fils. Je sais bien que toutes ces ■■■■■ molles qui se la jouent avec leurs bonnes manières ne peuvent pas percuter ça.

Je sentis la pointe de métal relâcher sa pression alors que José se détournait en soupirant.

— Robinson, Robinson! continua mon père en se désintéressant complètement du maître d'armes. C'est un grand jour, j'ai réussi l'impossible! Si ton grand-père était encore là, il réciterait son abécédaire de *Andouille* à *Zob* d'une seule traite.

Je ne l'avais jamais vu dans cet état. Je savais qu'il était allé en ville de bon matin, mais il en revenait le plus souvent en insultant la terre entière plutôt qu'en sautant de joie comme ce jour-là. Enfin, « sauter de joie », c'est une façon de parler. Dans le cas de mon père, « rebondir de joie » conviendrait mieux. Je jetai un regard incrédule à José qui s'était éloigné de quelques pas. Il me renvoya un simple haussement d'épaules alors qu'il déboutonnait son plastron. Il était évident que l'entraînement était terminé pour aujourd'hui.

— Si tu savais, si tu savais! poursuivit mon paternel en chantonnant presque. Cette baderne m'a regardé pendant des jours et des jours comme si j'étais qu'un glaviot sur le pavé. Mais ce matin, il pouvait plus dire non. C'était le seul moyen pour lui. Le glaviot, je le lui ai fait gober. Et, crois-moi, j'ai dégusté chaque instant! Je pouvais lire sur sa tronche à quel point ça le rendait malade de devoir avaler ça. Ah!

— Je pige que dalle, dis-je finalement. De qui tu causes ?

— Mais du duc de..., et puis, diantre, peu importe, ça te dirait rien de toute façon. Robinson, Robinson...

M'ayant pris par les épaules, il répéta encore plusieurs fois mon prénom. Je sentais sa bedaine s'écraser contre moi. Mon père n'était pas vraiment du genre à prodiguer des marques de tendresse. Les bisous, les câlins, les cheveux ébouriffés d'une main aimante, tout ça, c'est pas son truc. Alors que ses mains se posaient sur moi, je compris que quelque chose de vraiment important, quelque chose qui allait changer ma vie pour toujours était sur le point de se produire.

— Ça me dirait rien de toute façon ? Alors pourquoi tu viens m'█████████ alors que je m'entraîne ? Tu fais ████████ !

— Excusez-moi, monsieur le chevalier, mais je ne peux tolérer ça, intervint José en me foudroyant du regard. Dans mon pays, on respecte ses parents et, durant les cours d'escrime, on respecte son maître d'armes. Quand tu es à l'entraînement avec moi, tu n'utilises pas ce genre de vocabulaire. Est-ce bien clair ?

Tout mon sang avait déserté mon visage pour aller se réfugier dans mon cœur, qui évitait de battre, de peur de se faire remarquer. Mon père rangea son mouchoir dans sa poche. Je vis à sa manière d'ouvrir grand son œil droit alors qu'il fermait presque le gauche que ça allait barder. La mâchoire en avant, il cracha vers José :

— Mon petit bonhomme, je te paie la peau du dos pour apprendre à Robinson à faire le guignol avec une épée, pas pour lui bourrer le mou avec ton code chevaleresque à la mords-moi-le-█████████ ! Chez nous aussi, on respecte ses parents, et pour les respecter, on les appelle « ██████████ », on leur donne

du « tu fais ■■■■ » de temps à autre, et c'est comme ça. Si t'es pas content, rien ne t'empêche d'aller ailleurs embrocher des petits jovencelins bien polis!

— Mais, monsieur, je suis la meilleure lame du Royaume de l'Espagnol, siffla José entre ses dents. Je vends mes services, pas mon honneur!

— L'honneur, je m'estriche avec, ricana mon père.

— Le code de l'honneur est ce qui différencie un gentilhomme d'un pourceau, votre fils mérite mieux que de finir le groin dans une auge pleine d'or.

— Tu entends ça, Robinson? Tu mérites mieux que d'être un pourceau comme ton père, c'est ce que dit ce faubert d'escrimeur. Il croit quoi? Qu'on te laisse sortir de la porcherie quand tu as le mot « honneur » tatoué sur le front?

Pour mon paternel, l'honneur ne vaut pas grand-chose. Quand on est de la famille des Jurons, c'est un peu inévitable. Depuis votre plus jeune âge, tout le monde vous considère comme un moins que rien. Quoi que vous fassiez, on pense que vous êtes ignare et imbécile, malpoli et sans éducation.

Je jouais nerveusement avec la mouche de ma lame, enfonçant un peu plus le liège sur la pointe. J'hésitais entre regarder l'un puis l'autre, puis le bout de mes chaussures... puis l'un, puis l'autre. Finalement, un sourire se découpa sous la fine moustache noire de José.

— Un homme qui n'a que son épée à vendre doit le respect à celui qui le nourrit. C'est une question d'honneur, dit José en appuyant sur les mots.

Il tourna les talons et s'éloigna d'un air dédaigneux.



— Bah ! souffla mon père en chassant l'air devant lui comme si une mouche l'incommodait. Robinson, poursuivit-il, je voulais pas que t'aïlles à la cour du roi, que tu voies tous ces ██████████ qui vomissent notre richesse. Je t'ai protégé, Robinson, parce que ce sont vraiment des...

Il fit une pause comme s'il cherchait une insulte assez atroce pour les qualifier. C'était la première fois que je voyais mon père chercher ses gros mots, il n'était jamais à court d'habitude. Mais il se contenta de souffler dans un soupir :

— ... des gens méchants.

Le fait que lui, Riton, chevalier des Jurons, prononce ces simples mots plutôt qu'une de ses habituelles vulgarités me fit l'effet d'une douche glacée.

— Tout ça, c'est fini, conclut-il. Il est temps pour toi de voir un peu à quoi ressemble la cour. Nous irons dès demain nous moucher un bon coup dans la soie. Une visite au château du roi s'impose.

En entendant ces dernière paroles, je l'avoue, j'ai eu peur.